

TOUT EST POSSIBLE

L'EXTRAORDINAIRE HISTOIRE DU
DON AU COEUR DES SYSTÈMES
VIVANTS



ANAËLLE THÉRY



JOALA

Cet appel est dédié à tous les précurseurs, les philosophes, les chercheurs, les pédagogues, les pratiquants, les défenseurs, les conteurs et les amoureux qui ont consacré depuis des décennies leur temps et leurs énergies au service du vivant.

À chacun d'entre vous, passé, présent et à venir, merci.

Ce texte ne se déroule pas de façon linéaire. Il s'inspire des traditions narratives de certaines tribus d'Amazonie. Il se compose en cercles qui reprennent à chaque fois les thèmes principaux, pour tisser de nouveaux liens, ouvrir des horizons et approfondir le propos.

Tout est possible

Le vivant est puissance. Une force profonde, immémoriale qui transcende le temps et l'espace. Une puissance illimitée qui se déploie partout. Des abysses aux cavernes aveugles, des glaciers aux montagnes des tropiques. Partout, la vie se déploie dans un incessant ballet de naissances, de transformations et de morts. Chaque mort laissant son milieu plus riche, plus complexe. Le vivant n'a de cesse de tendre vers l'abondance.

Qu'importe si les étoiles tournent et que les millénaires s'effritent pour passer de la roche solitaire au sol d'une forêt profonde... Qu'importe : le temps n'a pas connaissance de lui-même.

Une flaque d'eau laissée au soleil sur un bout de bitume grouillera de vie en quelques heures. Microscopiques rouages d'un système gigantesque. Les minuscules à nos yeux s'adaptent à tout, même à nos pires folies. Des champignons, des bactéries nouvelles se découvrent près des turbines des accidents nucléaires ou dans les océans de plastique.

Le vivant est un laboratoire sans limites d'essais- erreurs pour que chaque organisme s'adapte dans une interaction constante avec ce qui l'entoure. Végétal ou animal, le vivant tend vers toujours plus de complexité et de diversité. C'est la loi. Toujours plus de diversité, de complexité, et en adaptation constante. Vers toujours plus d'abondance.

Rien n'arrêtera le processus du vivant.

Nouvelle-Zélande. Entre Picton et Kaikoura les kilomètres défilent et les collines se succèdent. Ici l'industrie du bois est puissante. Toutes les forêts natives ont été brûlées ou arrachées, remplacées par de gigantesques plantations de pins, d'un meilleur rapport, et principalement pour l'exportation. Le pin – qui n'est pas natif de la région – a fait quelque chose au sol. L'uniformité a épuisé le système d'abondance développé feuille à feuille de puis des millénaires. Après la récolte des troncs, les collines sont nues, couvertes d'une herbe pauvre et jaune en cette fin de printemps. Sur des centaines, sur des milliers d'hectares, les collines sont saccagées. Le reste de terre arable est lessivé dans les pentes, les sources sont souvent taries. Monoculture, appauvrissement du bassin génétique, contrôle et gestion. Tout ce que nous simplifions nous rend plus faibles. L'industrie du bois est puissante?- Ça ne va pas durer longtemps.

Qu'est-ce que le temps d'ailleurs ? Une idée qui nous sert à décompter l'Histoire, histoire de se prendre au sérieux. Un calendrier qui change selon l'humeur et l'occupant du trône. Un dictateur social qui découpe en tranches bien nettes les jours et les années. Encore une illusion : le temps s'écoule différemment pour un satellite que dans les plaines terrestres, et les ingénieurs doivent recalculer constamment cette différence pour que nos ordinateurs soient à l'heure.

Mais qu'est-ce que la notion d'urgence ou de week-end pour une larve de fourmi en pleine métamorphose, héritière de 150 millions d'années d'interactions et d'adaptation et dont les sœurs couvrent toute la planète?

Qu'est-ce que l'attachement au temps qui passe pour une graine qui fleurira deux jours, après 50 ans de silence à l'écoute de la prochaine vibration de la pluie ? Et l'arbre qui germait déjà avant l'arrivée des premiers humains sur les terres qui l'entourent ?

Naissance, transformation et mort et, surtout, toujours plus de possibles.

Possibles, mais comment ?

Le cœur de la matière

Grâce au moteur, à l'énergie primaire du soleil transformée en matière. La magie pure. Pas besoin de mondes parallèles ou d'intelligence artificielle pour s'émerveiller, le véritable extraordinaire se trouve là, dans la photosynthèse.

Imaginez un sol de roche et d'extrêmes de température. Quelques lichens sont accrochés dans les failles et les crevasses. Ils cyclent, ils meurent, et les petits nids de la roche accueillent un cadeau sans prix : la création de matière à partir de presque rien de tangible. L'énergie solaire, des composants de l'air, un peu d'eau et du temps : 97 à 98 % de la masse végétale qui se décompose provient du processus de la photosynthèse.

C'est la seule valeur ajoutée au monde : la création de matière carbone, donc de sucres, par des cellules spécialisées. Quasiment de la création pure : la magie partout où l'on regarde.

Le corps de la plante qui se décompose apporte les conditions pour que d'autres vies plus exigeantes s'installent. Des vies minuscules et des racines, des feuilles un peu plus larges qui, cycle après cycle, viennent enrichir l'humus.

Des siècles après, la coupe est pleine : le nid de roche déborde vers une faille voisine comblée elle aussi. Un cyclone passe. Tout est lessivé. Tout est à refaire. Qu'importe : le temps n'a pas conscience de lui-même et le vivant ne s'arrêtera jamais.

Deux choses à voir. Premièrement, le moteur de la vie et du monde visible est basé sur l'eau et l'énergie du sucre des plantes.

Par ricochet, la photosynthèse est cause de la création des sols – la terre où nous marchons –, l'atmosphère respirable – chacune de nos inspirations –, la totalité des chaînes alimentaires – tout ce qui nous nourrit –.

Toutes nos civilisations en dépendent – la plupart ont disparu pour cause de déforestation. Et nos économies sont basées sur la photosynthèse – de l'informatique au pétrole en commençant par l'agriculture –.

Deuxièmement, un sol nu ou bétonné c'est du temps pendant lequel le vivant s'affaiblit, c'est du temps sans valeur ajoutée, simplifié, décomplexifié, mortifère.

Et pour rappel, le vivant, quoi que l'on en pense, nous en faisons partie.

Interdépendance

Une plantule, une simple pousse déployant ses feuilles est l'héritière de millions d'années d'interactions et de transformations constantes. Elle est l'addition et la continuation de l'impermanence du vivant. Toujours en mouvement. Toujours changeant. Le sol où se développent ses racines est la somme accumulée de chacun des lichens, de chaque pousse, chaque plante, chaque bactérie et cycle de vie animale qui l'ont précédée.

Nous marchons constamment sur le plus grand cadeau que la vie se fait à elle-même : la mort donnée et transformée de toutes les parties, de tous les cycles de vie qui la composent.

Les systèmes vivants ont pour règles fondamentales l'impermanence et la marche constante vers toujours plus de diversité, de complexité et d'abondance.
Et l'essence ultime de l'abondance se trouve là où on ne l'attend pas. Bien loin des clichés de la loi du plus fort.

Le vivant a choisi la stratégie du don. Un don presque absolu. Car chaque vie, chaque organisme, qu'il soit végétal ou animal laisse toujours son milieu plus riche en partant.

Ce qui est incroyable, c'est qu'une espèce prépare toujours les conditions pour les suivantes. Au bout d'une saison ou d'un siècle, ses propres descendants, de par la richesse qu'elle laisse, ne seront plus adaptés à ce milieu. Ils iront déployer ailleurs leurs outils et leurs fonctions, parfaitement adaptés à une situation ou à un sol en particulier.

Car le sol exprime toujours ce dont il a besoin pour aller vers l'abondance. Chaque caractéristique des racines, chaque fonction, chaque outil des plantes qui poussent dans un milieu a son rôle à jouer. Il n'y a pas de mauvaises herbes. Il n'y a que cette tendance folle à toujours plus de richesse et de diversité.

Comme la presque totalité des arbres, les chênes sont nés sous les tropiques et se sont installés partout. Imaginez ce qu'un gland représente d'énergie, d'adaptation, de gènes et de sucre accumulés jour après jour à travers les saisons. Un concentré de tous les possibles. Et, chaque automne, des milliers d'entre eux sont lâchés vers l'inconnu. Sur toute la vie d'un arbre, entre 1 et 5 millions de glands lancés à tout va, pour 1 à 5 chênes adultes en descendants directs. Quelle folie. Et ce n'est pas du gaspillage, c'est la stratégie du vivant que la biologie peut traduire ainsi :

***La vie d'abord
L'espèce ensuite
L'individu après***

La majorité des graines finiront grignotées, bouloitées, compostées ou leurs feuilles broutées à peine sorties de leur gangue. Mais qu'importe. Puisque la vie sera plus riche, que des milliers d'animaux, d'insectes et de champignons vivront de ce tapis de glands, que des dizaines d'espèces de plantes ajouteront à l'humus leur propre potentiel. Ce réseau d'interactions, de robustesse, de hasard et de résilience dynamique donnera à quelques-uns des glands les conditions nécessaires pour s'épanouir. Et deux siècles plus tard un descendant aura déployé ses ramures. Le bois, les feuilles et les racines de l'arbre mère, composés d'air, de soleil et de temps, seront en presque totalité retournés à la terre. Et la terre n'en sera que plus riche.

Toujours plus riche.
Sauf si nous inventons l'agriculture.

Bâtisseurs des poussières à venir

Nous avons construit des civilisations gigantesques et magnifiques faites pour l'éternité ; les empires de Chine, d'Afrique, du Moyen-Orient, les peuples incas, grecs ou romains ou les empires coloniaux. Ils ont tous été basés sur une malédiction, une seule : tu cultiveras la terre, et la terre n'en sera que plus pauvre.

Commencé il y a 12000 ans environ, le contrôle de la production n'a cessé de contrer les lois fondamentales du vivant et nous nous sommes épuisés à la tâche en simplifiant, en dé-complexifiant à force de désherbage, de labour, de brûlis et de monoculture.

En 120 siècles nous avons perdu 92 % de la fertilité des sols et créé les plus grands déserts du monde. Les deux tiers des terres émergées sont en voie de désertification et le reste s'effondre. Les océans se meurent, étouffent sous nos déchets et se perdent un peu plus à chaque chalutier ou baleinier de passage. Entre barrage, pollution et détournement, les cycles de l'eau douce s'épuisent à chercher du bon sens.

Cela vous le savez déjà. Mais nous pouvons faire mieux que destructeurs en chef. Nous pouvons être co-acteurs de l'abondance. Aujourd'hui. Changer le monde, transformer notre esprit, protéger l'océan de nous-mêmes et planter un jardin. Et finir par contaminer les voisins.

Aujourd'hui -juste aujourd'hui- tout est possible.

Prenons au hasard un de ces empires taillés pour toujours et rendus à la poussière et aux ruines, l'Empire romain. Comme tous les autres il a commencé petit et s'est nourri des terres alentour. Des champs un peu plus pauvres chaque année puis mis en jachère, une pause pendant laquelle le vivant reprend ses droits, retourne vers l'abondance avant que les défricheurs et paysans ne reviennent. Puis viennent plus de population, plus de besoins, moins d'espace et moins de repos pour les terres. On utilise le fumier animal et humain, on justifie l'esclavage et la misère par des décrets divins et politiques. Puis, comme les terres ne suffisent pas pour les ventres et le pouvoir, on justifie aussi les colonies et l'annexion du voisin par l'arrogance et une prétention de supériorité. En bref, on bâtit un Empire. A l'apogée de l'empire de Rome les paysans italiens parvenaient à peine à se nourrir eux-mêmes, et ce sont les blés du Nil et du Moyen-Orient qui assuraient le pain quotidien.

Contrôler, simplifier, appauvrir puis coloniser. Toujours la même rengaine.

Aucun empire, aucune société ne peut développer autre chose que la peur du manque et l'avidité, la violence et la destruction, s'il ne respecte pas les lois fondamentales du vivant.

Allons plus loin encore.

Une société bénéfique pour ceux qui la composent ne peut que se fonder sur le socle inébranlable des lois du vivant.

Et en partant de là, tout est possible.

Matière première

La photosynthèse donc, qui serait la seule valeur ajoutée au monde, le premier moteur de l'abondance ?

Prenez une bûche. 97 à 98 % de cette matière sèche se sont développés à partir d'un peu d'eau, de l'énergie du soleil et des composants de l'air. De la matière à partir de presque rien de tangible. 98% de magie pure.

Jonglez avec les chiffres et faites de savants calculs, essayez d'imaginer le poids du vivant sur la terre, océans compris : 82 % de cette masse sont uniquement composés de verdure.

Plus de 8 dixièmes du poids du vivant du monde est constitué de plantes...

Les humains, eux, comptent pour 0,01% du poids total.

La systémique du don commence dès le début, bien avant que nos yeux ne perçoivent de l'abondance. Du lichen sur un lit de roche et dans la moindre faille d'un vieux mur. Les conditions

sont difficiles. Et plus les conditions sont dures, plus le don est complet. Le lichen est l'alliance d'un champignon et d'une algue, deux organismes distincts qui se sont ouverts totalement l'un à l'autre pour en créer un plus grand, plus complexe et plus résilient. Nous avons identifié à peine 18800 espèces de lichen (sur les 250 000 présumées). Autant de folie créatrice et de frontières abolies.

Perturbation

Des crics et des cracs tout au long du jour, de la cime des arbres au sol des clairières. Oiseaux, singes, insectes, herbivores de toutes tailles, tous se nourrissent et vivent en mâchant, cassant, taillant herbes, branches et feuilles. Une perturbation constante et ciblée de ce qui les entoure, selon leurs besoins. Or, tailler, couper ou digérer la verdure, en plus de la perturbation des intempéries, c'est la stratégie du vivant pour déployer toujours plus d'abondance. La matière organique se retrouve au sol pour y former l'humus. Les plantes restantes ont accès à plus de lumière. Une information simple et directe passe dans la plante taillée et par les racines chez les voisines : « Attention, faut que ça pousse ! » Et la photosynthèse de reprendre de plus belle tout en se faisant plus résistante aux insectes et aux maladies.

La perturbation amènera toujours plus de vert, toujours plus de valeur ajoutée.

Plus l'animal est gros, plus la perturbation qu'il amène démultiplie la photosynthèse, plus il y a de richesse. Un troupeau de milliers de bisons ou une quinzaine de diplodocus ne se contentent pas de quelques salades pour le dîner. Leurs interactions et la perturbation de leur milieu durant leur vie, puis la décomposition de leur corps après leur mort amènent toujours plus d'abondance.

On ne le dira jamais assez : tout organisme végétal ou animal laisse son milieu plus riche en partant. Petit rappel encore : nous faisons partie des gros animaux, nous avons besoin de systèmes riches et complexes pour nous nourrir. Pour vivre. Avec ou sans supermarchés.

La perturbation animale est primordiale. Oui mais. L'agriculture n'est pas notre plus grand défaut. Bien avant d'inventer la charrue, à peine armés de silex taillés et pourvus de feux de camp, nous avons modifié le cycle des pluies par les brûlis et exterminé en grande partie les mammifères géants avec qui nous vivions.

La mégafaune avec ses paresseux de 6 mètres de haut, ses kangourous trois fois plus gros que ceux d'aujourd'hui, ses tigres à dents de sabre, ses herbivores de plusieurs tonnes ont été si impactés par nos ancêtres qu'ils en ont oublié de survivre. Et nous étions à cette époque, et sur toute la planète, à peine autant que la moitié de la population de Londres aujourd'hui.

En plus de cela, on estime que l'activité humaine a détruit 85% de la masse animale. Sans oublier toutes ses perturbations associées... Et hop, un levier d'abondance de perdu !

Dans la masse animale qui reste sur la terre, la grande majorité des mammifères vit dans des prairies sur-pâturées contrôlées par les hommes ou dans des parcs d'engraissement, totalement coupée des liens de réciprocité positifs. À chaque fois que l'on observe un de ces animaux « hors-sol » empêché et incapable par ses interactions de créer plus de richesse dans son milieu, on peut constater systématiquement une grande, une immense souffrance, sans même parler de la pollution associée.

La pyramide est un cercle

La cascade trophique est un autre levier d'abondance.

Imaginez des espèces clefs de voûte dans l'architecture du vivant. Loups, baleines, lions, castors, loutres, pour ne citer que les plus connus. Des espèces qui par leur présence régulent les autres et permettent l'installation de niches écologiques et une très grande biodiversité. C'est inhabituel de le penser ainsi, mais le lion est dépendant de la vitalité de la prairie que les gazelles broutent. Tout « prédateur » est dépendant de la photosynthèse, mais par l'équilibre dynamique que sa présence impose, il en est aussi le garant. Il n'y a pas de pyramide, il n'y a que des cercles de réciprocité tissés d'interactions complexes.

Tuez les grands prédateurs (comme les loups) ou les régulateurs (pour leur fourrure par exemple) ? C'est un système entier qui s'effondre.

Pour comprendre cette logique, il faut sortir de l'habitude de coller des pyramides de valeurs sur tout ce que l'on regarde. Il est trop facile de passer du « prédateur » bien installé tout en haut de la chaîne alimentaire à un genre humain autoproclamé à la pointe de l'évolution.

Une échelle de valeur justifie une échelle de pouvoir et de violence associée. Une violence structurelle que l'on retrouve partout. Dans le vocabulaire ou l'acte de propriété, l'histoire et la formation des sociétés, l'esclavage et l'extraction des « ressources », les genres, l'éducation ou la couleur de peau.

Nous ne pouvons sortir de ces structures sans transformer les fondamentaux, c'est-à-dire boire, manger, dormir à l'abri et interagir en laissant les milieux toujours plus riches et plus diversifiés.

La bonne nouvelle, c'est que l'on peut retrouver l'équilibre au bord du précipice.

La mauvaise, c'est que nous allons devoir un peu évoluer.

En commençant par le jardin.

Une jungle d'abondance

Un été de canicule dans un coin de France. Ce potager-là a démarré il y a deux hivers sur une terre de gravats, d'argile et de chiendent. En jardinant en syntropie – c'est-à-dire avec plus de complexité, de photosynthèse, de perturbation et en prenant en compte les besoins des plantes pour l'ombre et le soleil – la magie a opéré. En quelques mois le terrain est devenu une jungle de plusieurs mètres de haut, avec très peu d'arrosage, et à la clé une récolte incroyable. Le sol est transformé, grouillant de vie. Chaque geste amène toujours plus. On y est bien. La beauté fait toujours partie d'un lieu d'abondance.

Trois ans plus tard et toujours en syntropie. Les plantations de fruitiers et de petits fruits sont autonomes en biomasse depuis le premier printemps. Un seul arrosage l'été des deux premières années. Tout est vert, bourdonnant, luxuriant. Les arbres ont poussé deux fois plus vite qu'en système simplifié.

Un maraîcher heureux (très heureux) peut compter sur 8% de matière organique dans le sol. C'est une matière noire qui stocke les nutriments, l'eau et le carbone. La moyenne des terres en France est en-dessous de 2 %. Pour passer de 2 à 8%, il faudrait ramener 44 semi remorques de compost par hectare. Ce qui implique des machines lourdes, du pétrole, et l'appauvrissement d'un autre écosystème. Les « déchets » verts sont un trésor mais à supposer que l'on cherche à remplumer toutes les terres du pays, il n'y aurait même pas assez de villes pour en produire suffisamment. Surtout si chaque saison de culture ré-appauvrit la terre...

En trois ans de syntropie dans le futur verger après la plantation, pas une brouette de

fumier ou de paille n'est rentrée. Une photosynthèse dense, des plantes à chaque étage, de la perturbation. Et 9 points de matière organique supplémentaire en trois ans. Nous sommes des animaux du système d'abondance : l'objectif assumé est de monter le taux d'or noir jusqu'à 25%.

Pas de pyramide de violence ici, mais des cycles d'interdépendance et des boucles de rétroaction positives avec les perturbations inhérentes au cycles de la vie.

Tout est lié...

Prenez un organisme, un système, une région climatique. Tous sont composés de parties, d'autres organismes et de systèmes. Observez un corps, une cellule, un arbre et une forêt. Détaillez la totalité des affluents d'un fleuve ou l'ensemble de l'écosystème marin d'une méduse ou d'un requin. Tous sont des systèmes-organismes en interaction et modification constantes. Chacun est composé d'un nombre incalculable d'autres organismes eux-mêmes composants d'organismes plus grands.

Entre les combinaisons ADN dans le ventre de la poule et la ponte d'un œuf, entre l'évolution de l'embryon, le poussin et le vieux coq quelques années plus tard mangé par un renard, la nourriture, la forme, la taille, les apprentissages et les interactions évoluent constamment. Il en est de même pour votre propre corps, pour un chêne, pour une espèce qui traverse plusieurs millions d'années, pour la composition et les courants d'un océan entier.

Qu'est-ce qu'un organisme ou un système ? Un puzzle fractal multidimensionnel composé et composant qui évolue dans le temps et l'espace. Tout simplement.

Il faudrait être fou ou être économiste pour penser une espèce ou un individu comme étant séparé des milliards d'interactions qui le tissent et de toutes celles dont il est issu. Pour le croire indépendant, permanent, presque immortel.

Composé, composant et lié à l'ensemble des systèmes vivants depuis des milliards d'années, chaque espèce et organisme utilise ses outils (ses caractéristiques morphologiques) pour réaliser ses fonctions (ses rôles et impacts dans les interactions du vivant). Dans le but toujours renouvelé de tendre vers l'abondance. Pour être en bonne santé et assurer son propre dynamisme, un individu, un système ou une cellule laisse sans cesse son milieu plus riche – et se met de ce fait au service du vivant.

Un organisme est toujours interdépendant de la santé de ceux qui le composent et des organismes plus grands dont il est composant.

Pour nous, en tant que système et organisme humains, c'est une relation profonde et intime avec le reste du vivant qui nous est ouverte. Un écho qui se réapprend.

...évidemment.

La loi du plus fort est une invention humaine qui nous permet de justifier la barbarie. Mais elle n'a rien de « naturelle », rien de logique en biologie, en systémie. L'interdépendance de chaque organisme dans le gigantesque tissage des systèmes vivants ne permet à aucun de supplanter les autres, de refuser de jouer le jeu du mouvement vers l'abondance et la diversité. Chacun a ses rôles, ses fonctions, sa justesse.

Les plus grands prédateurs doivent leur survie et celle de leurs descendants au respect d'un équilibre subtil et dynamique que la co-évolution avec leur milieu leur a permis inconsciemment d'établir. Les plus grands prédateurs, tout comme les monstres marins du crétacé supérieur ou les hordes de rennes sauvages, sont interdépendants avec la photosynthèse. Sortir des lois profondes du vivant c'est entrer dans un cycle de destruction et d'appauvrissement. Se penser supérieur c'est s'affaiblir soi-même.

Le don est la clef cachée montrée aux yeux de tous, la clef au cœur de tous les systèmes vivants.

Nous devons et pouvons laisser les jardins, les forêts et les steppes, toujours plus riches et plus vivants, plus complexes à chaque fin de saison et après chaque récolte. Nous avons les connaissances et les outils pour inviter tant d'abondance que nous pouvons rentrer dans cette logique du don en répondant largement à nos propres besoins.

A très court terme, de toute façon, nous n'avons pas le choix.

Le sol est presque inexistant. Quelques touffes d'herbes sèches et de la poussière que le soleil brûle et d'où les pluies s'évaporent aussi vite qu'elles sont tombées. Mais tout cela va changer. Le bétail est déplacé en troupeaux chaque jour d'un point à un autre comme lorsque les prédateurs les poussaient à se regrouper pour se défendre. Ils mangent et donc perturbent la prairie, laissant derrière eux un mulch mélangé d'urine et d'excréments qui fertilisent la terre. Quelques années plus tard, à force de perturbations animales ciblées, la savane est verte d'herbes hautes, les arbres et les buissons ont poussé, l'eau coule toute l'année dans les ruisseaux autrefois à sec. Le travail d'une vie d'un homme – le holistic management – a permis sur les cinq continents et dans les zones semi-désertiques de rendre à l'abondance plus de 37 millions d'hectares. Encore une fois tout est possible. A condition d'accepter un profond changement de vision.

Les troupeaux sauvages – et le holistic management – laissent le milieu toujours plus riche, plus vivant et plus résilient. Pour « lutter contre le changement climatique », certains pays annoncent taxer le pet de bovin. Alors que laissés dans un système d'interaction positive de perturbation, les bovins en question permettent de stocker une importante quantité de carbone dans les sols. Les parcs d'engraissement aux États-Unis voisinent avec de quasi déserts. La solution est bêtement à côté du problème. L'Irlande a même pour objectif de tuer des dizaines de milliers de vaches. Les animaux ne sont pas le problème, c'est notre manière de les élever qui est en tort.

Dans les océans, la même logique s'applique. Les êtres vivants les plus imposants permettent de réguler le climat sur des échelles gigantesques que la géo ingénierie ne peut pas même imaginer. Il est donc plutôt contre-indiqué de tuer des baleines et 80 millions de requins par an... si nous avons le souhait de freiner le dérèglement du climat.

Est-ce vraiment utile de détruire la puissance des grands équilibres par la bêtise et l'avidité ? Nos besoins ne sont pas si grands.

Dans le mouvement du monde

Mais il ne s'agit pas uniquement de produire pour les humains. Produire ? Celui qui « produit » peut prétendre posséder sa production. Mais c'est la graine qui déploie l'arbre ou la plante, c'est la brebis qui porte l'agneau.

Notre vocabulaire nous permet de nous substituer à l'intelligence profonde du monde vivant. De nous croire gestionnaire avisé et propriétaire possédant.

Si nous pouvons infléchir les conditions pour recueillir une certaine production, nous ne sommes en aucun cas des dieux créateurs. Dans ce que nous croyons produire, le tissage sauvage du vivant porte partout sa marque : des bactéries omniprésentes aux micro-organismes qui permettent au sol de nourrir et d'exister. De l'empreinte des derniers millions d'années d'interactions qui ont créé le port et la rugosité de l'écorce d'un arbre au ballet de pollinisation subtil du vent et des insectes.

Tout ne sort pas du chapeau par magie. Nous sommes en permanence redevables aux systèmes biologiques. Notre vie même en dépend.

Nous ne serons jamais des créateurs et donc des « producteurs ». Mais nous pouvons tout mettre en œuvre pour que le tissage dynamique et ses myriades d'interactions se déploient vers un objectif donné. Tout en étant incapables de tout comprendre et, surtout, de tout maîtriser. Et c'est tant mieux, un peu d'humilité n'a jamais fait de mal à personne.

Il s'agit de passer du lien d'assisté/destructeur au lien de réciprocité.

Nous ne pouvons donc pas nous pencher sur la terre uniquement pour les besoins humains. Nous pouvons réfréner notre avidité mortifère et accueillir plus de récolte, sur moins d'espace, en laissant le milieu plus riche et plus divers à chaque saison. En prenant soin autant des liens humains que de la résilience alimentaire locale.

Comment peut-on prétendre produire, gérer, contrôler ou protéger des systèmes et des dynamiques d'une complexité sans nom ? Ils nous ont à la fois constitué et créé en tant qu'êtres biologiques. Prétendre être les gestionnaires intelligents de cette planète serait à la fois orgueilleux, déplacé – et complètement faux. Il nous faut ouvrir à nouveau l'espace pour le sauvage, l'espace pour notre humilité. Il nous faut surtout l'accepter.

Accepter sa présence en nous, autour de nous, et lui laisser bien plus de place dans notre manière de penser.

Des millénaires d'essais-erreurs ont développé des outils d'une incroyable sophistication pour chaque organisme. Ces multitudes de technologies - becs ou racines, équilibre chimique, vol plané et ramure, cellules spécialisées, vue, ouïe, toucher, odorat, rigueur mathématique dans la disposition des bourgeons d'un arbre, ces folies extraordinaires sont en constante adaptabilité. Chacune a des fonctions dans l'inconcevable tissage entre les êtres vivants. Chacune a son rôle à jouer.

La diversité du vivant sauvage assurent notre propre sécurité alimentaire, notre propre santé. Il nourrit en permanence notre capacité de résilience en tant qu'organisme biologique et garantit la pérennité de notre espèce. Laissons-le circuler et se déployer sans nous croire supérieurs. Laissons-lui l'espace pour inventer la cicatrisation du monde que nous avons détruit.

Le vivant est puissant et tend vers l'abondance. Nous faisons partie du vivant. Nous pouvons nous remettre à l'écoute. Redevenir apprentis.

Un équilibre dynamique

Et, c'est la logique même, aucun organisme n'a d'intérêt à se saboter lui-même. Aucun ne connaîtra de ravageurs s'il est en bonne santé.

Dans les systèmes vivants, être en bonne santé signifie que l'organisme en question utilise ses

outils pour réaliser ses fonctions dans un mouvement continu vers l'abondance. L'énergie générée par la photosynthèse est précieuse. Si une plante ou un système cesse d'être utile au mouvement vers l'abondance, son énergie est recyclée et réajustée. Ni faux semblant ni excuse, pas d'échappatoire. Si une plante est à sa place au bon moment et au bon endroit, dans un contexte où ses interactions sont bénéfiques à l'ensemble, elle ne sera pas touchée.

Comme chacun dépend des autres, il ne peut y avoir de « ravageurs ». Les espèces destructrices ou les maladies sont des indications que les systèmes sont abîmés ou en voie de rééquilibrage. Ces « ravageurs » ne sont pas la problématique donc, mais des professeurs et des indicateurs. Si certains systèmes ont plus de facilité à retrouver l'équilibre, des millénaires sont parfois nécessaires après un choc entre deux écosystèmes ou après une extinction de masse.

Comme chacun dépend de la totalité, les notions de « nature » et de « ressources » n'ont pas de sens. Ces mots-là, nous pouvons les rejeter en-dehors de nos corps et de notre quotidien. S'en préoccuper le week-end. Le vivant, lui, s'impose en permanence, il n'est pas négociable. Il sous-entend aussi qu'il n'y a pas de « ressources » à « exploiter ». Car si nous faisons partie intrinsèquement des systèmes vivants, comment pouvons-nous arracher une partie de nous-mêmes ou la vitalité de ce qui nous est associé ?

Vivants

En tant qu'être sensible, chacune de mes cellules et chaque partie de mon corps est la somme unique de la totalité des interactions du vivant depuis le début du monde. Les atomes qui me composent sont aussi vieux que l'univers lui-même. Comme tous les autres êtres je suis l'enfant de l'alliance des deux puissances de vie, l'eau et la photosynthèse. Elles me nourrissent jour après jour, offrent de l'air à mes poumons, de l'ombre en été, de la chaleur en hiver, de l'eau tous les jours de l'année.

Ce qui me définit dans le tissage des langues et des cultures, l'identité que l'Histoire m'a façonnée : tout procède de la force primaire de la photosynthèse, tout lui est relié. Comment ne pas rendre conscient chaque pas posé sur cette terre, en connivence avec elle et les milliards d'êtres vivants qui la composent ?

Comme le dit un proverbe indien : c'est la manière de marcher sur la terre qui rend la terre sacrée.

Si le don est le premier mouvement de ce monde, la gratitude est le second. Une gratitude folle, un « merci pour tout » qui reste la première intention du jour.
Merci.

La gratitude est la petite sœur de l'amour. Nous pouvons semer, tailler, prendre conscience, et laisser à notre tour le monde plus riche et plus vivant que le jour où pour la première fois le sol nous a portés.
Merci.

Le jardin est un espace de semis et de récolte, de planification et de jeux. Le jardin est un espace de possibles et d'inconnus, de gratitude. Un temple joyeux, impermanent, interdépendant et composé – notamment du jardinier.

Le jardin, mais aussi le vivant sauvage qui nous constitue, et dont nous sommes un rouage minuscule.

L'avidité et la destruction ne doivent pas nous faire peur. Elles doivent, certes, être ralenties, mais elles sont vouées à l'autodestruction et au non sens. Quand elles deviennent la norme d'une

civilisation, celle-ci s'éteint. L'Histoire encore se répète. Elles n'ont pas de place dans un monde façonné par le don. Personne ne peut remercier sa mère pour la vie qu'elle donne l'avidité au cœur et les armes à la main.

Tout ce qui simplifie nous rend plus faible

Nous croyons à la gestion et à la maîtrise. Elles nous amènent systématiquement à la simplification et dans l'impasse des produits chimiques, de la pollution, du gâchis organisé et de l'appauvrissement. Ces croyances nous entraînent au détournement de tous les cycles de l'eau. Elles nous font créer et même défendre des jobs aliénants, de la souffrance sans fin sur toutes les chaînes de production, de la violence institutionnelle. Elles nous enchaînent à une nourriture insipide et si pauvre en nutriments et en antioxydants que nos sociétés gavées souffrent de malbouffe.

Notre alimentation devrait être notre première médecine, pas une des premières causes de maladies et de mortalité. Il se pourrait que la manière de la faire pousser soit notre principal remède.

La liste des questions s'impose : pourquoi s'empoisonner ?

Comment peut-on parler de la souveraineté d'une nation sans souveraineté alimentaire ? S'intituler démocratie sans pouvoir nourrir sa propre population ? Qui, dans ce cas, de l'Etat ou de l'industrie agroalimentaire, pharmaceutique et financière détient les ficelles du pouvoir ?

Peut-on vraiment se croire en sécurité en laissant entre les mains de l'agrobusiness notre propre survie alimentaire ?

Et surtout, que pouvons-nous faire ?

Le pouvoir d'être juste

Pourquoi ne pas tout simplement se réapproprier les savoir-être et les savoir-faire liés à notre alimentation ? Se retrousser les manches. Apprendre, apprendre encore. Et retourner au jardin.

Il ne s'agit pas d'une vague utopie, l'histoire a prouvé que des particuliers pouvaient produire jusqu'à la moitié de l'alimentation de toute une nation. Pendant la seconde guerre mondiale, en Angleterre et aux États-Unis, ce sont des dizaines de milliers de potagers privés qui ont permis de soutenir l'effort de guerre et de nourrir les familles.

Il s'agit de sortir de la position désespoir-au-fond-du-canapé et de reprendre le pouvoir sur nos vies. De redevenir acteurs, mais en oubliant de dominer, pour une fois.

Retrouver en tant qu'être humain une place juste et bénéfique qui tend vers l'abondance et le vivant.

Car un jardin est un acte politique dans le sens le plus noble du terme : il s'agit ici de prendre soin de la communauté des vivants, végétal, animal et humain confondus. Et de reprendre le pouvoir sur certains aspects fondamentaux : se nourrir, se soigner, prendre soin. Si l'on comprend les logiques du vivant et de l'abondance, si on les applique, un autre aspect bien plus profond vient s'y glisser. Recevoir beaucoup c'est apprendre à donner. C'est avoir moins peur de l'inconnu et des changements. L'accueil et la générosité font partie du jardin. Le vivant n'exclut pas, il incorpore, il se diversifie, il accepte.

L'abondance nous apprend à donner, mais aussi à recevoir.

Dans les décennies à venir, le feu et l'eau, en excès ou en manque, vont remodeler les flux de la population mondiale. Serons-nous amenés à accueillir des réfugiés climatiques, ou à en devenir ?

L'inconnu mène aux possibles, mais autant partir vers cet avenir incertain les poches emplies de graines et de savoirs, de jardins résilients et abondants à tous les coins de rue. Aujourd'hui, juste aujourd'hui, tout est possible.

Le syndrome de Frankenstein

Nous avons en main les règles du jeu. Elles sont faciles à dire.

Un don presque absolu, un mouvement continu vers l'abondance et une inter-connectivité si profonde qu'il est impossible de savoir où commence et se termine chaque système et chaque organisme. Et, comme une évidence, laisser le milieu plus riche après chaque cycle. Au jardin, mais aussi dans les entreprises, dans nos relations, comme dans chacun de nos actes. Tout un système à revoir, autant de possibles à imaginer.

Nous pouvons faire semblant de ne pas comprendre, refuser cette évidence et continuer à mutiler les systèmes vivants, et par la même occasion les chances de la survie humaine.

Ne pas accepter de jouer par les règles du jeu, alors que nous les connaissons, devient une pathologie grave, autodestructrice. Un monstrueux syndrome de Frankenstein que l'on pourrait définir ainsi :

Tout type d'activité industrielle, extractiviste, de culture ou d'élevage artificiels, qui ne prend pas en compte les lois fondamentales du vivant. Toute activité ne prenant pas pour base la systémique du don. Comme ces plantes dépendant de système d'abondance, forcées de se développer dans des terres appauvries. Les monocultures d'arbres implantés après la coupe à blanc de forêt diversifiée. Les élevages animaux empêchant le cycle de rétroaction positive de la perturbation et l'établissement de leur équilibre social. L'appauvrissement ou la manipulation génétique. Mais aussi toute production qui appauvrit les sols, les interactions entre les êtres vivants. Toutes celles qui polluent ou créent des déchets.

L'océan au début et au centre du monde

Nous vivons sur une planète composée en majeure partie de mers, avec seulement 30 % de terres émergées. Nos plus lointains ancêtres sont sortis des eaux salées il y a des millions d'années et l'équilibre subtil de nos corps en porte encore la marque. Les terres vivent et se développent de par la bénédiction discrète et silencieuse de ces immensités d'eau, vivantes et habitées.

Il n'y a pas de jardin, il n'y a pas de possible sans le respect profond des équilibres des abysses et des vallées sous-marines. Il n'y a pas de vie complexe et diversifiée sur la terre sans les interactions du nombre infini d'espèces vivantes sous la forêt des vagues. Même en habitant loin des côtes nous y sommes connectés. Les cycles des ruisseaux et des eaux souterraines, la respiration lente des arbres qui appelle la pluie et l'écoulement des fleuves. Et l'eau qui nous traverse : tout est précieux.

Cette eau qui nous porte jusqu'à la naissance, qui nous constitue et nous donne la vie jour après jour, cette eau-là vient du début du monde. Elle a dormi dans les glaciers, creusé chaque grotte, goutte-à-goutte, traversé tous nos ancêtres et un incalculable nombre de vies. Cette eau-là a fait tous les orages et la rosée de chaque matin. Il y a 100 000 ans comme il y a 10 siècles, comme la pluie d'aujourd'hui et celle d'après-demain, elle diffuse inlassablement la vie.

L'océan est immense, mais ne peut pas tout encaisser. Contre le don de la vie, pollution, mépris, déchets et chimie ne sont pas tolérables.

La gratitude n'est pas une option à cocher. La gratitude est une puissance de fond. La reconnaissance et la graine de l'amour. La gratitude, la reconnaissance et l'amour sont les seules réponses acceptables à la vie. Nous recevons sans cesse et nous pouvons donner.

C'est la famille

Les recherches scientifiques parlent d'une première unité de vie dont découle la totalité de la vie sur terre, toutes formes confondues. L.U.C.A., Last Universal Common Ancestor, le dernier ancêtre universel commun. Nous avons en commun, donc, 30 % au moins de nos gènes avec la totalité du vivant. Des betteraves aux ours blancs, du plancton à la tomate. La biologie nous fait cousins jusqu'au plus profond de nos gènes. La biologie nous impose par le corps cette interdépendance profonde. Nous sommes tous parents, tous interconnectés dans un gigantesque méta super organisme impermanent et composé, toujours tendu vers l'abondance.

Nous naviguons vers l'inconnu, mais l'inconnu donne de l'espace et des possibles. Nous avons tout à inventer. Tout à remodeler dans le respect des lois que la biologie nous impose. Le chemin qui mène à l'amour n'est pas si compliqué. Il passe par la reconnaissance, la créativité et la jubilation. Bien au-delà des sept prochaines générations, il nous faut agir et penser aujourd'hui pour les 3000 années qui viennent.

Le vivant est puissance.

Nous sommes une part de ce vivant et tout nous est possible.

Quatrième de couverture

**Au cœur même de la matière se cache un extraordinaire secret:
le don absolu du vivant, vers toujours plus d'abondance et de diversité.**

Aujourd'hui nous avons toutes les clefs en main pour y retourner.

Il nous manque juste un détail :

Changer totalement de paradigme.

**Comprendre les lois fondamentales du vivant, les appliquer, et transformer le monde pour les
3000 années qui viennent.**

Aujourd'hui -juste aujourd'hui- tout est possible.

L'autrice, Anaëlle Théry. Expérimentatrice de terrain, formatrice, autrice pour enfant et de
« Bienvenue en Syntropie, un jardin d'abondance des principes au terrain » Édition Terre Vivante.

Elle est passionnée par la pédagogie, l'adaptation résiliente aux changements climatiques et par la
recherche d'une place juste et bénéfique de l'humain dans les systèmes vivants.

Pour aller plus loin,

*Lire les références utilisées.

*Trouver les versions du texte en plusieurs langues, les imprimer ou les écouter en podacast.

*Lire les commentaires des scientifiques, activistes et pratiquants de terrain.

*En savoir plus sur la syntropie...

Rdv sur joala.fr